

DEVIRIM BAYAR & PERRI MACKENZIE  
MARGAUX BERTIER  
GUILLAUME BLERET  
ANN VERONICA JANSSENS  
19.08.2023 - 01.12.2024

FR (English below)

*« l'auteur apprécierait qu'on ne lise  
pas ces pages comme un roman »  
Note, Virginia Woolf*

Le langage, dit le neurologue Oliver Sacks, est cette invention tellement humaine qui permet ce qui en principe ne devrait pas être possible: voir par l'intermédiaire des yeux d'une autre personne.

L'invention de l'écriture et de la lecture a donné au langage un pouvoir nouveau, une capacité à persister, à être préservé sous la forme de traces, sur un support matériel durable, une forme matérielle de mémoire qui permet au langage de voyager en silence à travers l'espace et à travers le temps.

Dès les premiers mois de notre vie nous commençons à déchiffrer, à découvrir, à apprendre, à connaître, à lire le monde qui nous entoure, et pendant que nous nous ouvrons à certaines dimensions du monde, nous nous fermons à d'autres.

Dès le plus jeune âge, l'enfant reconnaîtra ce à quoi il est exposé et aura aussi beaucoup plus de mal à distinguer ce à quoi il ne l'est pas.

C'est comme cela que certaines personnes sembleront à l'enfant singulières et d'autres identiques.

Apprendre c'est donc nous ouvrir au monde, mais c'est aussi nous en fermer.

Depuis la réouverture de CCINQ dans son nouvel espace, le singulier roman de Virginia Woolf, *Les Vagues*, est au centre du projet curatorial. Une histoire fictionnelle pour commissioner les expositions organisées comme un récit.

Pour ce nouvel opus, j'ai convié Devrim Bayar, curatrice à Kanal-Centre Pompidou, Bruxelles, pour une lecture performance durant laquelle elle lirait toutes les phrases du roman de Woolf comportant le mot *oiseau*.

Une façon de faire perdurer l'histoire de ce faucon que, dès l'ouverture du lieu, nous avons vu naître et quitter le nid grâce à un « live streaming » provenant de la tour nord de la cathédrale Saint-Michel.

Pour cette lecture Devrim Bayar a proposé à Perri MacKenzie, artiste et cofondatrice du lieu Kantine de l'accompagner à dire ces 64 phrases éparées comportant le mot oiseau.

Par assemblage, Devrim Bayar a organisé l'ordre des phrases pour produire un texte nouveau et créer ainsi un sens inattendu. Une fiction, dont un mouvement ressortirait : une sorte de lâcher prise de la conscience. Une narration fictive et abstraite à la fois, dite à deux voix.

Guillaume Bleret n'est pas à proprement dit un artiste. En tout cas, il ne se définit pas comme tel. Il est initiateur de projets, on pense à Document ou plus récemment à Gay haze.

Il y a quelques années maintenant, c'était pendant le premier confinement, il m'avait appelé un soir tard pour me faire écouter à distance une prise son qu'il venait de faire. Il était passé à proximité du marais qui lui-même s'était installé au pied du Wiels et il y avait enregistré un moment de la vie nocturne qui s'y déroulait.

Ce lieu était une brèche. La nature resurgissait dans la ville.

L'inactivité humaine due au Covid avait permis à la vie animale de reprendre une place perdue. Et l'on entendait ces histoires de dauphins dans les canaux de Venise, d'éléphants dans des plantations de thé, ces témoignages d'une faune triomphante mais totalement fictionnels.

Je voyais dans cet enregistrement une forme de haïku dans son expression la plus traditionnelle. Célébrant l'évanescence, la traduction d'une sensation évoquant une saison. Ici la scène n'est pas décrite mais cet enregistrement évoque le sentiment particulier face à la scène qui se déroule devant son auteur.

Il y a une écriture absolue de l'instant. Un ravissement soudain. Une forme brève ou l'enjeu est une vibration du monde.

Virginia Woolf refusait de dire qu'elle savait ce qu'était une fiction comme elle refusait de dire qu'elle savait ce qu'était d'être une femme, elle refusait de définir ce qu'elle appelait une perception. Pourrait-on dire aujourd'hui une construction ?

Woolf est à l'origine du test de Bechdel créé par Alison Bechdel. Celui-ci consiste, face à une histoire fictionnelle, à se demander si dans ce que vous avez lu ou vu, livre, pièce de théâtre ou film, il y a au moins deux personnages de femme.

Si elles ont chacune un nom, et si elles parlent ensemble, parlent-elles d'autre chose que d'un homme ?

Ce test permet de mettre en évidence la sur-représentation des protagonistes masculins ou la sous-représentation de personnages féminins dans une œuvre de fiction.

Avec « Well behaved women rarely make history » Margaux Bertin puise dans la phrase initiée par l'historienne Laurel Thatcher Ulrich l'opportunité de répandre une phrase de rébellion. Car avec cette phrase on peut se poser la question de qui fait l'histoire, quels sont les actes qui la fondent, et surtout, de quelle histoire parlons-nous.

J'ai proposé à Ann Veronica Janssens de réécrire son lancé de paillettes dans une autre couleur. De refaire ce geste vigoureux qui modifie l'espace, qui le réinvente. Ce que cette installation nous dit, nous le ressentons. Cela n'a rien d'intellectuel, c'est physiquement que nous l'expérimentons. Éblouissement, vertige, joie, voilà ce que nous percevons.

Dans l'essai « S/Z », Roland Barthes nous dit, il y a des fictions dont les voix sont plurielles, que nous devons constamment interpréter, les textes que nous co-écrivons pendant que nous les lisons.

Additionnées aux œuvres déjà accrochées dans le lieu (Fauconnier/Carpentier) ces installations, performances sont des facettes ressenties par leurs auteurs. Des écritures multiples au bord du sens qui nous soumettent l'idée de faire du lecteur, non plus un consommateur, mais un producteur de l'écriture.

Car plus une écriture est plurielle, moins elle semble avoir une interprétation évidente, plus l'histoire nous invite à la faire vivre. Plus elle développe notre capacité à nous mettre à la place des autres.

La fiction devient alors une expérience sociale.

Patrick Carpentier

EN

EN

*"the author would appreciate it if these pages  
were not read like a novel"*  
Note, Virginia Woolf

"Language," says the neurologist Oliver Sacks, "is the very human invention that makes possible what in principle should not be: seeing through the eyes of another person."

The invention of reading and writing gave language a new power—the capacity to persist, to be preserved in the form of markings, on a durable physical medium, as a material form of memory that allows language to travel silently through space and time.

From the very first months of our lives we begin to decipher, discover, learn about, and read the world around us, and while we open ourselves up to certain dimensions of that world, we close ourselves off to others.

From infancy onwards, children will recognise what they are exposed to, yet will find it much harder to distinguish what they are not exposed to.

As a result, some people will seem singular to the child, while others will seem identical.

Learning opens us up to the world, but it also closes us off from it.

Since the reopening of this new space, Virginia Woolf's novel *The Waves* has been at the heart of CCINQ's curatorial project. Using a fictional story to commission exhibitions which are in turn organised as a narrative.

For this new chapter, I have invited Devrim Bayar, curator at Kanal-Centre Pompidou, Brussels, to give a performance-reading during which she will recite all the sentences in Woolf's novel that contain the word "bird".

This is a way of perpetuating the story of the falcon which—filmed and relayed via a live stream from the north tower of Saint-Michel Cathedral—we watched being born at the same time as we opened the new location, and later saw leaving its nest. For this reading, Devrim Bayar has asked Perri MacKenzie, artist and co-founder of Kantine, to accompany her as she speaks these 64 scattered sentences featuring the word “bird”.

By combining the sentences and arranging them in a certain order, Devrim Bayar has created a new text and thereby an unexpected meaning. A story, from which an impetus arises: a kind of letting go of consciousness. A both fictional and abstract narrative delivered in two voices.

Strictly speaking, Guillaume Bleret is not an artist. In any case, he doesn't identify himself as such. Rather, he is an initiator of projects, some of which include Document and, more recently, Gay Haze.

A few years ago now, during the first lockdown, he called me late one night to share a sound recording he'd just made with me. He had walked past a marsh which had spontaneously developed at the foot of the Wiels art centre, and recorded a moment of the nocturnal activity that took place there.

The place was a rift. Nature was resurfacing in the city.

Human inactivity due to Covid had allowed animal life to reclaim its long-lost spaces. And there were the stories of dolphins in the Venice canals and elephants in the tea plantations, reports of a triumphant fauna that were in fact totally fictitious.

For me, this recording was a form of haiku in its most traditional incarnation. The translation of a sensation evoking a season, celebrating evanescence. Here the scene is not described, but the recording evokes the particular feeling of the scene unfolding before its author.

An absolute writing of the moment. A sudden rapture. A short form centred on the world's vibrations.

Virginia Woolf refused to claim that she knew what fiction was, just as she refused to claim that she knew what it meant to be a woman; she refused to define what she called perception. Perhaps today we would say it's a construction?

Woolf inspired Alison Bechdel's eponymous “Bechdel test”, which consists of asking yourself—when dealing with fiction—whether there are at least two female characters in the book, play, or film you are reading or viewing.

Do they each have a name, are they talking to one another, and are they discussing something other than a man?

This test is used to highlight the over-representation of male protagonists or the under-representation of female characters in works of fiction.

With "Well behaved women rarely make history" Margaux Bertin draws on the phrase coined by historian Laurel Thatcher Ulrich to spread a message of rebellion. This sentence begs the question: who makes history, which actions shape it, and above all, whose history are we talking about?

I suggested that Ann Veronica Janssens should "rewrite" her glitter throw in a different colour, repeating her powerful gesture that changes and redefines the space.

What this installation tells us is something we simply feel. There's nothing intellectual about it, we experience it physically. Dazzlement, vertigo, and joy are what we perceive.

In his essay entitled "S/Z", Roland Barthes told us of stories whose voices are plural, and that we must be in a state of constant interpretation, co-writing texts as we read them.

In addition to the works already hanging in the space (Fauconnier/Carpentier), these new installations and performances are facets of the artists' experiences. Existing on the edge of meaning, these multifaceted scripts suggest that the reader should no longer be a consumer, but a producer of writing.

Because the more plural a piece of writing, the less obvious its interpretation, and the more the story urges us to bring it to life. The more it develops our ability to put ourselves in other people's shoes.

Fiction then becomes a social experience.

Patrick Carpentier